

La Débâcle

CÉSAR FAUXBRAS
(GASTON STERCKEMAN)

La Débâcle

LES RAISONS, EXPOSÉES PAR LUI-MÊME,
QU'AVAIT AU MOIS DE MAI LE SOLDAT FRANÇAIS RÉSERVISTE
DE NE PAS VOULOIR MOURIR POUR DANTZIG



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2011

AVANT-PROPOS

LA matière de ce reportage a été recueillie entre le 29 mai et le 6 juillet 1940.

Fait prisonnier le 29 mai à Ledringhem, près de Dunkerque, le reporter, qui ne veut avoir joué que le rôle d'un magnétophone, se mit à coucher dans un cahier les propos de ses compagnons. Avant la capture, il n'y avait rien à écouter, car le citoyen mobilisé gardait bouche cousue. Même dans la déroute, il craignait trop les mouchards et les tribunaux militaires pour oser se soulager par des lamentations ou des imprécations. Dès qu'il eut été pris, et libéré de sa terreur, il vida son sac.

Cinq semaines plus tard, le 6 juillet, on savait que l'armistice n'était pas la paix, et qu'on ne rentrerait pas chez soi pour l'automne. L'homme du 10 mai tenait d'autres discours. Les Allemands, jusque-là des Fritz, des Fridolins, rarement des boches, ne furent plus que des vaches de boches. Quand il eut entendu dire : "Si c'était à recommencer...", le reporter écrivit : FIN DU 10 MAI, et changea de cahier. Il avait noté tout ce qui lui était venu aux oreilles et qui lui avait paru apporter une explication au fait que le 13 mai, après une campagne de quatre jours, l'armée française ne comptait plus. Voici ce sondage d'opinion, l'opinion du soldat réserviste parti pour Dantzig le 3 septembre 1939. Peut-être l'heure du magnétophone est-elle venue, après un quart de siècle, et chacun, du général au caporal et du ministre à l'historien, ayant commenté l'événement.

Le manuscrit du présent ouvrage portait pour titre *Sondage 1940*.

© D.R. pour la photographie de couverture.

© Éditions Allia, Paris, 2011.

CÉSAR FAUXBRAS, 1965

LA DÉBÂCLE

Ledringhem, 29 mai 1940, 5 heures du matin.

– On n’a rien entendu depuis dix minutes. Vous avez remarqué ? Je vous dis que c’est fini, tous les Anglais sont morts. Aussi, qu’est-ce qu’ils avaient à faire du patriotisme exagéré, ceux-là ? Y a des limites à tout, non ? Ils auraient dû se rendre hier soir, j’aurais pu roupiller cette nuit et eux, ils se porteraient mieux.

– Ta gueule, tu nous fatigues.

– Monsieur a les foies, et alors on le fatigue ! Si tu voyais la tronche que t’as ! L’armée française, que ça se dit ! Enfin, tu seras encore plus pâle tout à l’heure quand les Fritz vont arriver dans ç’t’hangar. Fernand, passe-moi la bouteille que je la finisse, malgré que j’ai pas l’habitude de boire du pinard de si bonne heure. Mais c’est pas demain qu’on le reverra, le pinard. L’autre coup, j’ai bu de la flotte pendant deux ans et demi.

– Pourquoi que tu buvais de la flotte, poivrot comme t’as l’air d’être ?

– Parce qu’à Zossen, figure-toi, y avait pas de beaujolais, pas même de l’ordinaire. À qui que vous croyez causer, bande d’andouilles ? Vous causez à un héros de Verdun, 174^e d’infanterie, Douaumont, 3 mars 1916. Tel que vous me voyez, moi et le reste du 174^e d’infanterie, on a repris Douaumont le 3 mars 1916. C’est là qu’il en tombait, de la lourde ! Je suis une compétence, un expert. Trois ou quatre rangées de macchabs en hauteur, devant les fils de fer, à Douaumont !... Je peux vous garantir que mes abatis, ils les voulaient, le Kronprinz !... Il les a pas eus. Hitler, il les aura pas non plus. La preuve,

il va me faire prisonnier. La troisième fois, j'ai l'habitude. C'est la raison que je serre pas les fesses comme vous autres, des débutants. Deux fois dans la même journée, que j'ai déjà été fait prisonnier. Pas à Douaumont, à Hem, dans la Somme. Juillet 1916. La première fois, j'ai été libéré dans la demi-heure, mais la deuxième fois, c'était la bonne, pas trop tôt que j'étais enfin tranquille, et en route pour le camp de Zossen, du côté de Berlin. Ce serait marrant si cette fois-ci je retournais à Zossen ! Merde, vous entendez ? Ça, c'est les petits nazis... Mettez-vous tous debout, bande de cons, et attention, les pieds au garde-à-vous et les mains en l'air. Autrement, ils pourraient se vexer et avoir des réflexes...

– Sauf ces coups de pied au cul, ça n'aura pas été trop pénible. Et considérons qu'à présent, la guerre est finie pour nous, tandis qu'ils ont encore une bonne chance d'y laisser leur peau, ceux qui nous ont botté les fesses !...

Lederzeele, 29 mai, 8 heures.

– Quelle idée de nous boucler dans une église ! Ils respectent rien ! Regardez ce pauvre curé qui marche sur les morceaux de ses statues : il aura du boulot pour recoller tout ça !... Et le gros Anglais, là-bas tout seul, je le reconnais, c'est le colonel. Vous parlez d'un têtù !... À quoi ça sert qu'il ait fait massacrer tout son monde ? J'ai compté, il en reste six, et noirs comme des nègres. C'est les explosions qui noircissent, eux autres les Anglais ils ont pris les bombes en pleine poire. J'ai ramassé leur insigne : Royal Warwickshire qu'ils s'appelaient, c'est écrit dessus en anglais. Pour un peu, il me faisait zigouiller aussi, leur colonel. Un mauvais !

– Mais je me gourre pas, t'es garde mobile !... Qu'est-ce que tu fous ici, au lieu d'être mort comme c'était ton boulot ? Vaincre ou mourir, les rempilés !... Pourquoi que t'es vaincu et pas mort ?

– Il va pas te répondre, ç't'enflé, parce que son boulot, c'était pas d'être mort, c'était de nous fusiller !...

– Mais oui, t'as raison ! Et il aurait commencé par ma pomme parce que tel que vous me voyez, j'ai l'honneur d'être déserteur, officiellement. Ça vous dit rien ?

– Le fait est qu'on ne voit pas trop ce qu'un type avec un costume de matelot pouvait bien foutre par ici.

– C'est bien simple. J'étais en perme. Quand ils ont commandé par radio à tous les permissionnaires de rejoindre leur corps, moi, j'ai pas bougé. Je suis pas obligé d'écouter la radio ou de lire leur presse pourrie. À la fin de ma perme, je prends le train pour Marine-Dunkerque. À Hazebrouck, tout le monde descend, on ne va pas plus loin, y a du Fritz dans le secteur. Le préfet du Nord avait fait afficher que tous les hommes valides de 18 à 52 ans devaient se débîner et aller dans le Loir-et-Cher par leurs propres moyens. Moi, je me suis dit : "Un préfet, c'est une autorité, quand même, et faut lui obéir, autrement il me fout dans un camp de concentration comme c'était leur principale distraction depuis six mois à tous ces embusqués de préfets, et moi je suis valide, j'ai vingt-cinq ans et deux mois, y a pas à tortiller ce préfet c'est à moi qu'il cause avec son affiche, j'exécute ses ordres et je file dans le Loir-et-Cher comme c'est mon devoir patriotique, pour une fois un devoir qui me plaît parce que sûrement on est mieux dans le Loir-et-Cher qu'à Marine-Dunkerque." Voilà ce que je me suis dit, et aussitôt dit aussitôt fait, je me renseigne sur la route et en

avant pour le Loir-et-Cher. Je n'avais pas fait deux kilomètres que je rattrape une bande de flics. "Où que tu vas, le mataf¹ ?" qu'ils me demandent. "Je suis en règle, que je réponds. Je vais dans le Loir-et-Cher, ordre du préfet. Et vous autres, les flicards, où que c'est que vous allez ? Défendre la France ? C'est pourtant pas dans les habitudes de votre corporation !..." Y en a un qui me répond : "Tu peux nous faire des outrages, on s'en fout, on n'est pas de service. Nous, on est les flics de Roubaix, on a reçu l'ordre de partir, alors on est partis, je sais pas où, mais en tout cas pas pour le Loir-et-Cher, parce que toi t'as un peu de retard pour le Loir-et-Cher, les tanks à Hitler sont à la mer, on est dans une poche, on est tous faits comme des rats. Salut, la Marine !" Après ça, je me suis dit : "Dans ces conditions, je vais rentrer doucement à Marine-Dunkerque." Et me v'là. Dans un petit bled, à Bavinchove, que j'ai terminé ma carrière de déserteur. Les Fritz m'ont alpagué comme ça, amicalement, plutôt épatés eux aussi de voir un corsaire naviguer en pleine cambrousse. Maintenant, je suis prisonnier de guerre, ça signifie héros, je suis garé des voitures.

– Méfie-toi, ils sont bien capables de te repoisser après la démobilisation.

– Me repoisser ? T'es fou ? Tu vois dans quel état ils doivent être maintenant les bureaux de Marine-Dunkerque et les papiers comme quoi je suis déserteur ? Et pourquoi veux-tu qu'ils cherchent à me repoisser ? Dans ce cas-là, faudrait qu'ils repoissent tout le monde. Moi, je suis innocent comme un agneau en comparaison

des abandons de poste. Combien qu'y en a, des abandons de poste ? Autant de grivetons !...Tiens, pas besoin d'aller chercher loin : toi, t'as le numéro 106 et j'en vois pas d'autres ici avec ce numéro-là. Pas besoin d'être fakir astrologue pour deviner que tu t'es barré en douce quand t'as pigé que ton 106 il allait dérouiller. Je dis un bon petit million d'abandon de poste, au bas mot. Ils pourront pas chercher des histoires à une foule pareille. Un truc de guerre, c'est grave et emmerdant quand on n'est que quelques copains dans le coup. À un million, c'est de la rigolade. Dans le cas contraire, il aurait du pain sur la planche ce fumier de garde mobile qui est là et qui s'est tiré comme tout le monde. Oui, c'est à toi que je cause, c'est toi le fumier et pas un autre. Y a seulement quinze jours qui c'est qui aurait cru possible de dire ses quatre vérités à une bourrique !... Maintenant on peut l'ouvrir, on a de la liberté, de l'égalité et de la fraternité depuis qu'on est prisonniers.

– Le premier jour, je crois que c'était le 10 mai, ou bien le deuxième jour, je vois passer les bagnoles du 6^e CUIR¹ qui montaient en Belgique comme tout le monde. Les gars, ils avaient pas l'air de se marrer, je comprends ça, mais tout de même, je vais vous épater, ils avaient mis des fleurs au bout de leur flingue, juste comme à la guerre de 14. Je leur dis : "Merde, vous êtes gonflés vous autres du 6^e CUIR, pourquoi que vous avez mis des fleurs ?" Alors y en a un qui me répond : "Eh, Ducon, tu vois pas que c'est pour notre enterrement !..."

1. Argot militaire : matelot.

1. 6^e régiment de cuirassiers.

– C’est pas parce qu’un homme a fait ses classes à cheval qu’il sait régler le carburateur d’une moto. Quand ils changent leur matériel, ils devraient mettre les types à la réforme en même temps que les canassons.

– En arrivant à Cherbourg au mois de septembre, j’avais pas le cœur à la rigolade, vous voyez ça d’ici !... Pour me remonter le moral avant d’aller me constituer prisonnier au dépôt, je passe à mon bistrot habituel du temps de mon active, et je dis à la patronne : “Je suis de retour. Six mois seulement que j’ai été rendu à la vie civile, et ils me foutent leur garce de guerre de Dantzig dans les pattes !... Si c’est pas malheureux !” Elle me rétorque la patronne : “C’est pas si malheureux que ça. Vous êtes même drôlement verni !... Est-ce que vous savez qu’au dépôt vous allez voir Jean Gabin en chair et en os ?”

– Je sais où ils ont enterré la caisse du régiment. Après la guerre, s’agira d’arriver le premier. Mais si j’arrive le dernier, faudra bien que ces messieurs partagent avec moi.

– Dans mon pays, on fait surtout le raisin de table. J’ai tout lieu d’espérer que cette année-ci, 1940, va être la meilleure depuis longtemps, du fait de ces millions de nazis qui n’ont jamais bouffé de raisin et qui vont sauter dessus sans s’occuper du prix.

– Y a des mecs vicelards dans la vie, comme ce vieux con de général à deux étoiles qui se baladait tous les soirs dans la rue du cinéma rien que pour se faire saluer. Alors nous, on était obligés de faire un grand détour et quelquefois on loupait le début du film.

– Non, ce film-là, je l’ai pas vu. C’est rare, parce que pour moi, le ciné, c’est sacré. J’y ai été deux fois par semaine pendant toute la Drôle, sauf naturellement pendant mes permes. Mais pour en revenir à ton film, je l’ai pas vu, à cause de M. André Maurois, qui faisait une conférence aux troupes le même soir, et je m’étais dit : Faut pas rater ça, des films tu en verras toujours mais t’auras pas deux fois dans ta vie l’occasion de voir un éminent académicien.

– Je suis célibataire en instance de divorce depuis la fin de la guerre des Sudètes. Ils m’avaient rappelé et pendant les trois semaines que j’ai pas été là ma femme a trouvé le moyen de fourguer mes meubles et de se barrer avec son Jules. Le bon côté des mobilisations, c’est que ça solutionne beaucoup de drames de ménage.

– Ils mettaient du bromure dans le pinard à seule fin de couper nos forces viriles pour mieux nous tenir dans les brancards de la servitude militaire. Ça découle de ce qu’un cheval hongre est moins broncheur qu’un cheval entier.

Therouanne, 30 mai.

– D’après mon compte, on vient de se taper quarante kilomètres. Je ne me serais jamais cru si bon marcheur. Il est vrai que la liberté est au bout. Comment je le sais ? Tout simplement parce qu’un Fritz me l’a dit. Pendant la halte après Saint-Omer, arrive une voiture conduite par un Fritz, sûrement un officier, je ne sais pas reconnaître leurs grades. Il stoppe près de moi et mes copains et il dit : “Salut, les gars !... Y a-t-il parmi vous quelqu’un de Rueil-Malmaison ? Je peux porter un message à sa famille.” Personne n’était de Rueil-Malmaison. Il dit :